3[me] ANNÉE—No 22. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 18 FÉVRIER 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

Je vous écris (*poésie*)......*Mme Desbordes-Valmore*
Jamais (*poésie*)........ ....*Edouard Pailleron*
Sabine....................................*Françoise*
Mademoiselle Clairon.................*Madame Sauvalle*
Les Canadiens-Français dans le Nord-Ouest d'Ontario...........*Pascal Poirier*
Respect à notre langue.................................
Paysage de ville (*poésie*).......*Georges Rodenback*
Correspondance.......................*J. V. Herreboudt*
Mariages littéraires.................................
Le Coin de Fanchette.........................*Françoise*
Propos d'étiquette...........................*Lady Etiquette*
La femme en sucre............................*Jean Rameau*
Page des Enfants.............................*Tante Ninette*
Le Mal du Pays (*feuilleton*)..........*M. Aigueperse*

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

MADAME

Pour vos petits diners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère

34, 36, 38, 40

Marché Bonsecours

MONTREAL

Tél Bell, Main 2479.

QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine, Montréal

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE - CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notreExposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2166.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plusgrande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St Denis Montreal

Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE ;—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire *PHARMACIE GAGNER* *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis* MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V... 27e édition, 1 vol. in-12 .... 0.88

LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12 0.88

L'EDUCATION PRESENTE, Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88

INDISSOLUBILITE ET DIVORCE, Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88

LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS, Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine, Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88

EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.. 0.88

HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12 ....

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.

SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'INSTITUT D'OPTIQUE

Examen des Yeux GRATIS

1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hôtel-de-Ville

Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

En vente en tous les dépôts.

Direction et Administration :

22a RUE EMERY

...MONTREAL...

Tél. Main 2045.



CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement.. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti.microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT, ARTHUR DECARY Phcn 1688 Ste Catherine, MONTREAL, et toutes pharmacies.

50c le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me Année — No 22 Le Numéro, 10 cts Samedi, 18 Février 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal	Un an - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Je vous écris

Je vous écris, à l'ombre du mystère,
Puisque s'écrire est se parler tout bas ;
Mais je l'avoue, en ce lieu solitaire,
Tout est tranquille et mon cœur ne l'est pas.
Je vous écris.

Je vous écris. Quand l'âme est oppressée,
Le temps s'arrête, il n'a plus d'avenir ;
Ah ! loin de vous, je n'ai qu'une pensée,
Et le bonheur n'est plus qu'un souvenir.
Je vous écris.

Je vous écris. M'aimeriez-vous encore ?
Si votre cœur n'est plus tel qu'autrefois,
Faites du moins, faites que je l'ignore ;
S'il est constant, dites-le, je le crois.
Je vous écris.

Mme DESBORDES-VALMORE.

Jamais

Donc, nous aurons passé, l'un à l'autre inconnu,
Raillant l'amour d'autrui pour mieux cacher le nôtre,
L'un et l'autre muets, attendant, l'un et l'autre,
L'aveu pénible et doux qui n'est jamais venu.

Pourtant nous nous aimions.—Sous ces paroles lentes
Qui tombaient une à une, à regret et si bas,
Que d'autres se pressaient à nos lèvres tremblantes,
Et comme nous parlions... quand nous ne parlions pas !

Qui nous faisait railler ? Qui nous faisait sourire ?
Nous pouvions être heureux sans notre orgueil maudit.
Nous n'avions pour cela qu'un seul mot à nous dire,
Madame, et ce mot-là, nous ne l'avons pas dit...

EDOUARD PAILLERON.

SABINE

C'est le soir, après un diner intime. Les messieurs, retirés dans la bibliothèque, allument leur cigare et discutent politique. Les dames au salon, font de la musique ou causent par groupes.

Autour d'une petite table, trois d'entre elles, aux clartés discrètes d'une lampe voilée feuillettent un album. Lentement, les photographies succèdent aux photographies sans qu'aucune d'elle échappe à la critique ou sévère ou indulgente des jeunes femmes.

—Toujours jalouse? dit l'une, en découvrant une figure rèche et pointue, aux cheveux relevés en casque sur la tête.

—Toujours occasion de l'être, dans tous les cas, répliqua malicieusement sa voisine.

Il y eut un petit rire discret.

—Et cette pauvre madame X...! quelle expression de Mater Dolorosa! N'aurait-elle pas posé après cet esclandre de son fils?

Tout à coup, une page tournée offrit aux regards le portrait d'un jeune homme d'allure martiale et de beauté si fière qu'il fascinait l'œil en se l'attachant.

—Comment, lui, ici, s'écria vivement Louise. Savez-vous, chères amies, qui je retrouve ici, après dix années? la copie exacte et fidèle de mon premier amoureux.

—Charmante coïncidence, dit Antonine. Quel homme séduisant! Je vous en fais mon sincère compliment, si l'original est vraiment aussi superbe que ce carton nous le représente.

—Plus magnifique encore. Je vous l'assure. Vous ne pouvez ici vous faire une pâle idée de l'intelligence qui rayonnait alors sur sa figure et de l'éclat fulgurant de son grand œil noir.

—Encore amoureuse? sourit Sabine, la troisième interlocutrice.

—Non, non, tout est depuis longtemps fini, et "sur nos amours bien mortes et bien ensevelies," je puis, sans même un regret trop vif, déposer l'hommage de mon souvenir. Je l'ai tant aimé, si vous saviez!

—Voyons, il y a une histoire là-dessous, n'est-ce pas? fit Antonine. Racontez-nous la, si cela ne vous fait pas trop gros cœur de revenir sur ce drame de votre vie.

—Drame? le mot est trop fort, disons: épisode, ce sera plus près de l'exactitude.

—Soit, acquiesça Antonine, mais épisode, anecdote ou drame, il nous en faut le récit. Si vous avez tablé sur notre peu de curiosité, le calcul n'est pas juste, n'est-ce pas, chère Sabine?

—Je veux bien vous raconter ce passage de ma vie, mais si vous espérez une tragédie, je vous préviens que vous allez être désappointées. L'histoire est toute simple. Je rencontrai ce jeune homme à une place d'eau; nous fûmes présentés l'un à l'autre, et si vous niez encore le coup de foudre, dites votre Credo; il existe. L'attachement fut mutuel. Nous nous aimâmes d'un bon et tendre amour, comme on aime, vous savez, quand on sait aimer... Non-seulement il était beau comme un Antinoüs, mais brillant à la réplique dans les conversations badines, profond et renseigné dans les entretiens sérieux. Hélas! pour mettre une ombre épaisse à ce riant tableau, ne dois-je pas ajouter aussi les défauts d'un caractère violent, emporté, autoritaire, faisant tout plier devant lui. "Comment pourrai-je être longtemps heureuse avec un tempérament aussi fougueux," me dis-je, un jour qu'il me pressait de l'épouser, et la sagesse, venant en aide à la réflexion, je résolus de rompre...

—Le pauvre homme! murmura doucement Sabine, les yeux baissés sur l'album.

—Comme je ne pouvais alléguer, continua Louise, la véritable raison de cette rupture, et qu'il n'en aurait d'ailleurs accepté qu'une, je la lui donnai. Je lui déclarai que je ne l'aimais pas...

—Comme il a dû souffrir, se disait Sabine.

—Quelle énergie, vous avez, chère amie, repartit Antonine. Il doit être ferme et solide le jugement que l'amour ne parvient pas à faire dévier.

—Pendant un an, j'ai lutté,—oh! combien rude a été la lutte,—entre cet amour qui me tenait si fortement au cœur et la ligne de conduite tracée par ma raison. Combien de fois ai-je été sur le point de lui crier: "Revenez, je vous ai menti, je vous aime toujours." J'ai résisté, mais j'ai souffert, beaucoup souffert...

—C'est encore lui qui me fait le plus pitié, se disait encore Sabine.

—Je vous félicite, ma chérie, de votre bravoure, fit Antonine. Jamais, je le sens, je n'aurais eu le douloureux courage de torturer mon cœur de cette façon, même aux dépens d'un bonheur à venir. Ne trouvez-vous pas, madame Sabine, notre amie très héroïque?

—Héroïque? Est-ce bien tout à fait le mot, répliqua Sabine, avec un pâle sourire. Qu'a-t-on sacrifié? un bonheur, il est vrai, mais un bonheur qui n'était pas le sien... Je sais un tourment pire que celui enduré par vous, madame,—en observant les personnes, on remarque de si étranges choses,—je sais une femme qui fit le sacrifice de son amour, non pour les avantages qu'il devait lui rapporter plus tard, puisqu'il vouait sa vie à une monotone désolation, mais pour le bonheur futur et l'avenir de celui qu'elle aimait.

Mon Dieu! continua-t-elle fiévreuse, à quoi bon préciser? Est-ce mon secret pour que je le livre ainsi même à des oreilles discrètes. Il est des états d'âme qui ne souffrent pas l'analyse. Seulement, elle comprit un

jour, la malheureuse dont je parle, qu'elle serait un obstacle à ses rêves d'ambition, à lui, qu'elle ne le pourrait suivre dans les sphères qu'il ambitionnait, et sans une larme, sans un soupir, sans lui laisser deviner son sacrifice, elle se retira... Comprendra-t-on jamais tout ce que signifie cette abnégation? Mesdames, je crois que nous serions parfois effrayées s'il nous était donné de sonder les abîmes de douleur et de désespérance creusés dans le cœur de quelques femmes...

A ce moment, des mains d'artiste, sur le clavier d'ivoire, firent entendre un motet triste et rêveur.

—Que nous jouez-vous de si touchant et de si sympathique? demanda une voix.

—Un "Lamento" répondit l'artiste.

Et il passa dans l'air comme une plainte si déchirante que les conversations se glacèrent sur toutes les lèvres...

L'instrument pleurait doucement sous les doigts de l'inspirée; en l'écoutant, les âmes qui avaient souffert, connurent encore le mal de ne pouvoir oublier...

FRANÇOISE.

Février.

Février, gai comme pinson,
Successeur de Janvier morose,
Toi que le Carnaval arrose
De son champagne polisson.

O Février, joli garçon
Caché sous un domino rose,
Ton nom coquet a quelque chose
Et du sourire et du frisson.

Dis, mon ami, d'où te vient-elle
Cette belle joie immortelle
Toujours folle et jeune toujours?

—La cause en est simple et certaine:
" J'ai vingt-huit, parfois vingt-neuf jours...
Mais n'atteins jamais la trentaine!"

X. X. X.

MADEMOISELLE CLAIRON

Il y a deux ans, la petite ville de Condé-sur-l'Escaut, près de Valenciennes, était en liesse; on y inaugurait une statue élevée à la mémoire d'une tragédienne célèbre disparue depuis un siècle. Cette tragédienne était Mlle Clairon qui s'appelait Claire-Josèphe-Hippolyte Lerys. Il est tout probable que plus tard de son nom de Claire, elle fit celui de Clairon retentissant comme une fanfare de victoire.

Mlle Clairon a écrit des mémoires délicieux où elle relate son existence agitée, douloureuse et charmante; c'est dans ces mémoires que je puiserai pour vous faire connaître cette femme intelligente et courageuse qui, en entrant au théâtre, ne tarda pas à comprendre la tâche qu'elle s'imposait; car elle avait tout à apprendre, elle savait tout juste lire et écrire; elle n'avait pas encore seize ans.

Mlle Clairon débute dans ses mémoires par une anecdote des plus singulières sur son baptême, anecdote que vous me permettrez de vous raconter à mon tour car elle ne manque pas d'originalité:

" L'usage de la petite ville dans laquelle je suis née, dit-elle, était de se rassembler en temps de carnaval chez les plus riches bourgeois pour y passer tout le jour en danses et en festins. Loin de désapprouver le plaisir, le curé le doublait en le partageant et se travestissait comme les autres. Un de ces jours de fête, je vins au monde, mais si chétive, si faible qu'on crut que très peu de moments achèveraient ma carrière. Ma grand'mère, femme d'une piété respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ à l'église, recevoir au moins mon passe-port pour le ciel. On me conduisit à la paroisse; elle était fermée; le bedeau même n'y était pas, et ce fut inutilement qu'on fut aussi au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était à l'assemblée chez M. M***, on m'y porta. Le curé, habillé en arlequin, et son vicaire en gille, trouvèrent mon danger si pressant qu'ils jugèrent n'avoir pas un moment à perdre. On prit promptement sur le buffet tout ce qui pouvait être nécessaire; on fit taire le violon on dit les paroles requises, et l'on me ramena à la maison "

La superstitieuse antiquité n'aurait pas manqué de voir dans cette étrange cérémonie, un présage de la destinée future de la célèbre artiste.

Elevée sans douceur, sans caresses, par une femme violente, ignorante et superstitieuse, Mlle Clairon eut une enfance plus que malheureuse. Sa mère, qui était couturière en blanc, voulut lui apprendre de bonne heure le métier qu'elle professait, mais la petite Hippolyte n'aimait pas l'aiguille, et les réprimandes et les corrections maternelles échouèrent devant cette aversion.

Ce fut à cette époque que sa mère quitta Condé sur-l'Escaut pour venir à Paris. Elle avait loué un petit logement qui se trouvait être par hasard en face de celui qu'occupait Mlle Dangeville, qui jouait les soubrettes au Théâtre Français. C'était en été, les fenêtres étaient souvent ouvertes, et l'on pouvait voir tout ce qui se passait dans l'appartement d'en face. La petite Hippolyte, n'ayant aucun moyen de s'occuper, regardait souvent dans le voisinage, et voilà qu'un jour, comme elle grimpait sur la fenêtre, "tout son petit corps se rassembla dans ses yeux," comme elle dit elle-même. Mlle Dangeville prenait une leçon de danse et de maintien. Tout ce que la nature avait pu réunir de charmes était répandu en elle.

Hippolyte en extase, ne perdait pas un de ses mouvements; la leçon était finie depuis longtemps, qu'elle était toujours là. Elle descendit cependant de sa chaise et la voilà exécutant tous les pas et les mouvements qu'elle avait vu faire. Les jours suivants elle vint prendre sa leçon, elle aussi, en courant à la fenêtre. Sa mère et les voisines s'aperçurent bientôt du changement survenu dans sa petite personne: sa façon de se présenter, de saluer, de s'asseoir n'était plus la même; ses gentillesses lui obtinrent de sa mère même un peu moins de rigueur. Mais son secret lui pesant, car elle n'avait rien dit de tout cela,

elle s'informa de ce qu'était Mlle Dangeville. Quand elle sut qu'elle jouait la comédie au Théâtre Français, elle ne laissa plus de repos à sa mère qu'elle ne l'eut emmenée au théâtre. Après bien des hésitations, il fut décidé qu'elle irait voir la représentation du "Comte d'Essex" et des "Folies amoureuses." Pendant tout le spectacle on ne put lui arracher une parole, elle paraissait concentrée en elle-même, si bien qu'en rentrant chez elle, sa mère lui dit: "Allez vous coucher, grosse bête!" Ces mots la réveillèrent; au lieu de chercher à dormir, elle repassa dans son esprit tout ce qu'elle avait vu et entendu, et l'on fut confondu, le lendemain, en l'entendant répéter des tirades entières de la pièce, en mimant le jeu différent de chaque acteur. Sa mère déclara que ce serait beaucoup mieux pour elle de savoir coudre une robe ou une chemise que de débiter toutes ces sottises-là. "Ce propos me mit hors de moi-même," s'écrie Mlle Clairon; et comme elle se sentait soutenue par les personnes qui l'avaient entendue, elle osa dire qu'elle n'apprendrait jamais aucun métier, qu'elle voulait jouer la comédie. Elle fut battue, mise en pénitence, privée de nourriture, et cela pendant deux mois. Rien n'y fit; elle ne changea pas de résolution. Enfin, comme sa santé se ressentait de ces mauvais traitements, sa mère, qui n'était pas mauvaise dans le fond, alla trouver une dame pour laquelle elle travaillait et en qui elle avait toute confiance, et lui conta ses chagrins. Cette démarche, dont le détail ne fut jamais connu de l'enfant, eut pour effet de modifier considérablement les sentiments de la mère. Elle laissa la précoce artiste donner libre cours à ses idées de théâtre, à condition que le passé fut oublié, qu'elle se laissât soigner, car elle était dans un état de faiblesse extrême, et qu'elle voulut bien lui montrer un peu d'affection.

Le bonheur d'Hippolyte fut immense, elle promit tout, reprit bien vite le dessus et enfin se fit entendre à Deshais, auteur de la Comédie italienne, qui fut assez satisfait pour la présenter à tous ses camarades. Il lui prescrivit ce qu'elle devait apprendre, on lui obtint un ordre de début, et à sa grande joie, elle parut enfin sur le théâtre pour jouer tous les rôles de son âge, chanter et danser. Elle eut du succès et jusqu'à l'âge de vingt ans, elle se contenta de jouer les soubrettes en province.

Dès qu'elle le put, elle s'empressa de revenir à Paris, son rêve, bien décidée à se consacrer entièrement à la tragédie. Il n'en était pas alors comme aujourd'hui, on n'exigeait pas d'une débutante un talent consommé, mais depuis ses treize ans Mlle Clairon n'avait pas perdu son temps; elle avait eu des maîtres de toutes sortes. Sa mémoire prodigieuse, son application, son ardeur avaient fait d'elle une comédienne distinguée; elle retenait tout, dévorait tout; ne se contentant pas de lire l'histoire de tous les peuples du monde, mais l'étudiant jusqu'à se la rendre familière jusque dans les plus petits détails. Aussi, quand elle débuta dans Phèdre de Racine en 1743, son succès fut-il prodigieux!

Voici comment s'exprime le *Mercure de France* à ce sujet: "Le 19 de ce mois, les comédiens ont remis au théâtre, la tragédie de Phèdre de Racine, dans laquelle Mlle Clairon a débuté pour la première fois. Elle a joué le principal rôle avec un applaudissement général. C'est une jeune personne qui a beaucoup d'intelligence et qui exprime avec une très belle voix les sentiments dont elle a l'art de se pénétrer, On peut dire que la nature lui a prodigué les plus heureux talents pour remplir tous les caractères convenables à sa jeunesse, aux agréments de sa personne et de sa voix."

Cependant Hippolyte Clairon n'avait pas encore cette diction parfaite qu'elle obtint plus tard à force d'études et de recherches. Elle avait, pour dire les vers, ce ton chantant et déclamatoire qui était le défaut de tous les acteurs de cette époque, et que les spectateurs subissaient. L'action et la diction étaient alors toutes deux affectées; point de naturel, point de vérité; c'était une déclamation monotone, fatiguante; on faisait ronfler les vers les plus simples; c'était, parait-il, la manière des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont Molière s'est moqué dans "l'Impromptu de Versailles." Le fameux baron qui avait été l'élève de Molière ne voulait pas que l'on dise qu'il déclamait, mais qu'il récitait la tragédie et il se piquait en même temps d'une dignité de maintien et de paroles qu'il conservait dans toutes ses habitudes et dans les plus simples actions de la vie ordinaire.

Le fils de Racine nous dit "que son père avait formé la Champmeslé qui à l'exemple de ses devancières avait commencé par déclamer les vers en cadence"; il lui faisait comprendre d'abord les vers qu'elle avait à dire, lui montrait les gestes et lui dictait les sons. Par un admirable instinct, par son amour de la vérité, Melle Clairon avait bien senti toute la fausseté de cette partie importante de son art, et ce ne fut pas sans peine qu'elle arriva à se corriger de cette diction emphatique et bruyante que le public de Paris aimait en elle et qui lui valait tant d'applaudissements.

Elle résolut alors d'aller à Bordeaux, c'était en 1752, essayer sur un nouveau public, "l'effet que son nouveau genre pouvait produire". — "Je jouai pour moi, pour moi seule, dit-elle, depuis le premier vers jusqu'au dernier. Ce genre simple, posé, d'accord, étonna dans le premier moment. Maîtresse de moi-même, j'observais attentivement les mouvements et les murmures du public: j'entendis distinctement au milieu de ma première scène: "Mais cela est beau! cela est très beau!" et ce fut ainsi jusqu'à la fin." Encouragée par son succès elle revint à Paris avec la ferme résolution de ne plus jouer autrement ou de quitter le théâtre; elle ne le quitta que 13 ans plus tard. La recherche de l'art, du vrai dans tout la hantait pour ainsi dire; c'est ce qui lui fit tenter d'autres réformes. C'est à elle que nous devons l'art dans le costume au théâtre. Elle dit fort bien elle-même (dans ses Mémoires) que non seulement cette vérité ajoute à l'illusion, mais que le comédien en prend plus aisément le ton de son rôle." On a peine à s'imaginer aujourd'hui que les pièces de Corneille et de Racine aient été jouées dans leur nouveauté, avec des habits de ville du

siècle de Louis XIV que l'on choisissait riches et magnifiques, bien entendu. Ces grands poètes n'ont jamais eu le plaisir de voir jouer leurs ouvrages autrement que sous des habits modernes. Oreste, César, Horace et Cinna étaient burlesquement travestis en courtisans français ; mais on ne songeait pas à rire de ces travestissements, parce qu'on y était accoutumé. Aussi fallut-il du courage à Mlle Clairon pour oser une telle réforme. Elle disait à ses camarades : " La seule mode à suivre au théâtre est le costume du rôle que l'on joue," et ce conseil n'est-il pas encore de saison ? Elle recommandait aussi de la noblesse dans le maintien, dans les gestes, dans la démarche et de conserver ses manières nobles en tout temps pour n'en pas perdre l'habitude.

" Si l'on ne voit en moi, dit-elle, qu'une bourgeoise pendant vingt heures de la journée, quelques efforts que je fasse, je ne serai qu'une bourgeoise dans Agrippine Des sons, des gestes familiers m'échapperont à chaque instant ; mon âme, affaissée par l'habitude d'une tournure craintive et subordonnée, n'aura point ou n'aura que momentanément les élans de grandeur qu'il faut continuellement au rôle que je représente. Sans oublier jamais ma place, je me suis fait un devoir de ne rien faire, de ne rien dire qui ne portât le caractère de la noblesse et de l'austérité. Je n'ignore pas les ridicules que cette manière d'être m'a valu parmi mes camarades et parmi le trop grand nombre de ceux qui ne se rendent compte de rien : on prétendait que j'avais toujours l'air de la reine de Carthage, on croyait m'affliger, on m'obligeait ; c'téait me prouver que j'avais réussi dans mon entreprise ; j'en acquis plus de confiance, et je sentis alors que le travail que je m'étais imposé dans le monde et dans ma chambre, me dispensait de cette tension d'esprit continuelle qui me fatiguait tant autrefois au théâtre".

Marmontel qui l'avait connue intimement nous dit dans ses mémoires qu'elle était petite, mais telle était au théâtre, la dignité de son maintien qu'elle y paraissait d'une taille élevée. D'ailleurs Diderot s'étonnait en voyant Hippolyte Clairon de près de la trouver si petite ; sur la scène, elle lui paraissait grande. Et tout est là dans cet art du théâtre, il faut y donner la sensation de l'illusion. Ce sont des visions en quelque sorte que ces créatures qui passent là derrière la rampe ; visions poétiques lorsqu'elles sont vivantes, elles restent des poésies vivantes lorsqu'elles sont devenues des fantômes. Fantôme de grâce et de passion que la Clairon !

Mademoiselle Clairon quitta le théâtre après vingt ans de travail acharné, elle était dans toute la force de son talent ; elle se retirait avec une jolie fortune, 18,000 livres de rentes, mais par la banqueroute que l'abbé Terray, qui était contrôleur des finances, fit faire à l'Etat, elle en perdit une grande partie et mourut presque dans la misère à Paris en 1803 ; elle était âgée de 83 ans.

Quand on songe d'où elle était partie, où elle était parvenue, quelles réflexions, quelles études, quels travaux, elle avait dû faire, on ne peut refuser à sa mémoire un juste tribut d'éloges et d'admiration !

MADAME SAUVALLE.

Les Canadiens-Français dans le Nord-Ouest de l'Ontario

Un de nos publicistes les plus en vue offrait, l'année dernière, de parier que, lorsque le capitaine Bernier découvrira le pôle nord, il trouvera là, assis sur un tas de fourrures, un trappeur de Trois-Rivières fumant tranquillement une pipe de tabac canadien.

Je crus, dans le moment, le propos légèrement exagéré.

Depuis, j'ai parcouru, à deux reprises, le nord-ouest de l'Ontario ; et je commence à me persuader qu'il n'y a rien dans ce pari que de très vraisemblable.

Des Canadiens, on en rencontre partout, et quelque part ailleurs, ce dont il ne faut pas se plaindre.

Quelle race vigoureuse et forte nous faisons !

Et penser que l'empire de l'Amérique nous a échappé !

Mais ce n'est pas pour dire du mal de Louis XV et des jouisseurs qui ont exploité, épuisé, paralysé et, finalement, vendu nos intrépides grands-pères que j'écris ; c'est pour parler des Canadiens que j'ai rencontrés travaillant dans les usines, dans les mines et dans les scieries anglaises ; défrichant des terres ; fondant de coquets villages ; essaimant, depuis North-Bay jusqu'au Sault Sainte-Marie, dont, ô profanation ! on a fait ce mot atroce, le Soo, prononcez *Sou*.

C'est une erreur profonde de croire que toute la race canadienne se concentre à Québec, à Montréal et à Trois-Rivières.

Ces trois villes—c'est pur accident si Trois-Rivières n'a pas aujourd'hui l'importance et la population de ses deux rivales—ne sont que des points culminants. La race s'étend pleine de sève généreuse et de forte vitalité, bien au delà ; au delà même de la province de Québec.

Elle déborde par-dessus la frontière, au sud, frémissante, pleine de sa mission qui est d'arrêter, d'endiguer le flot envahisseur des *English-speaking* ; à l'ouest elle devient agressive, et, quoique luttant à armes inégales, se sent déjà de force à faire rebrousser l'élément étranger et, au besoin, à se paisiblement installer à sa place.

C'est, au surplus, ce que nos hardis pionniers de l'ouest sont en frais de faire avec une désinvolture à nulle autre pareille.

La colonisation qui se pratique à l'ouest de North-Bay, le long du réseau du Pacifique Canadien, et sur le parcours de la ligne du Sault Sainte-Marie, est aux trois-quarts canadienne-française. Elle se recrute parmi les défricheurs, parmi ceux de nos "habitants" que la fièvre des filatures de la Nouvelle-An-

gleterre n'a pas saisis; ou qui s'en reviennent de la ville pris par la nostalgie du sol. Ce sont les véritables essaimeurs traditionnels de la grande ruche canadienne. Ce sont eux qui, dans les commencements, ont fondé la colonie; ce sont eux qui, aujourd'hui, en étendent les limites Gloire à eux.

Ils ont leur petite église paroissiale; un presbytère déjà coquet; une école embryonnaire. Ils parlent entre eux leur langue maternelle; ils l'entendent, le dimanche, à l'église; le soir, la famille réunie autour de l'âtre, ils chantent les vieux airs canadiens, ou se racontent les légendes du passé; ils récitent en commun les prières que leurs arrière grand'-mères récitaient en Normandie. Ce sont des heureux. Ils jouissent de la réalisation presque parfaite de leur rêve de bonheur sur la terre: une maison, des bestiaux, une ferme à eux, et une famille chrétiennement élevée.

La colonisation canadienne s'offre sous un aspect moins idyllique dans les usines, dans les forges, dans les scieries, aux mines et dans les chantiers du Nouvel Ontario.

Descendez du train, en passant, à la gare de North-Bay ou de Sudbury, et mêlez-vous un instant à la foule des curieux, hommes, femmes, enfants, venus pour voir passer les *chars,* presque tout ce monde-là parle français.

Ce sont des ouvriers, pour le moment inemployés, ou en rupture d'une journée de travail. On peut bien, de temps à autre, remplacer les belles fêtes religieuses d'autrefois, que l'église aujourd'hui supprime, et s'octroyer quelque petit congé.

Quoique naturellement vaillant, le Canadien n'aime guère le surmenage. La vie intense n'est pas son fait. Nos habitants sont des philosophes qui se souviennent volontiers du conseil que le saint roi David donnait aux Canadiens de son temps:

"Levez-vous après vous être bien reposés, vous tous qui mangez le pain de la douleur."

Ces hommes un peu délurés, quelques-uns à forte carrure, qui descendent, en chantant, du train, à Blind River, sous la surveillance d'un chef d'équipe, ce sont des bûcherons canadiens, qui s'en vont dans les chantiers. Ils sont de la lignée des coureurs-des-bois. Ce que leurs grands-pères ont fait, ils le peuvent faire. S'ils ne découvrent plus le Nord-Ouest et les Montagnes-Rocheuses, c'est que d'autres les ont découverts avant eux.

Durant l'hiver, ils font la coupe des *billots,* qu'au printemps, à la crue des eaux, ils flotteront, comme *cageux*. Ce sera la *drive*. Vivent les *raftsmen!*

Au Sault Sainte-Marie, j'eus à faire exécuter, aux grandes forges, un travail assez délicat. Le contremaître, un anglais portant un nom canadien, paraissait en peine. Il héla un ouvrier, beau garçon brun, robuste, à l'œil intelligent et doux. Dans un tour de main celui-ci eut, comme on dit, trouvé le joint. *I knew he would,* j'entendis quelqu'un dire derrière moi. Cet ouvrier m'intéressa. Si c'était un Canadien, pensai-je en moi-même? Pourtant il n'avait parlé qu'anglais, et sa prononciation témoignait d'un Anglais pur sang.

—Vous êtes Français, lui dis-je, en lui offrant un cigare?

—J'sut un Canayen, me répondit-il; je viens de Lanoraie.

Il avait même, à ce qu'il me raconta, connu l'honorable Israël.... Mais ne commettons pas d'indiscrétion.

Cet incident m'en rappelle un autre. A une quelconque station du chemin de fer, allant de Sudbury au Sault, où j'étais entré pour demander des renseignements, je trouvai dans le chef de gare un jeune homme très blond, d'une figure pâle et distinguée, aux traits fins; d'ailleurs tout à fait obligeant et fort honnête dans ses réponses.

—Un prince vivant ici *incognito,* me dis-je; quelque cadet de grande famille anglaise, qu'un amour malheureux aura jeté dans ces solitudes.

—Hé! Euchère, viens donc me donner un coup de main; j'ai besoin de toé, dit en avançant sa jolie frimousse, à travers l'entrebaillement d'une porte, une belle brune du type canadien le plus pur.

C'était la femme de mon prince.

Lui-même venait d'en bas de Québec, des Eboulements, si je me remets bien.

Les grandes scieries de Cutler étaient, l'année dernière, gérées par un Américain du nom de Wright.

Il me fit visiter son établissement.

A côté d'un immense magasin d'approvisionnements généraux, s'élevait, isolée, une manière de chalet canadien. J'y entrai, après lui.

C'était un *club house,* que ce philantrope avait fait construire pour ses hommes.

Un billard, un jeu de poule, des cigares, des breuvages non alcooliques, des journaux, des revues.

—J'ai fait construire ceci pour récréer et instruire mes hommes, me dit-il.

Je parcourus les liasses de journaux: trois ou quatre grands quotidiens anglais, des *Magazines,* et un journal français, un seul, *La Patrie.*

—Comment, lui dis-je, se fait-il, ô philantrope cosmopolite, qu'il n'y ait ici qu'un seul journal français, contre cinq de langue anglaise, quand les deux-tiers de vos employés sont des Français.

—C'est parce qu'un seul journal français suffit à toutes les demandes, me répondit-il. Il n'y a pas ici 20 pour cent de *French Canadian* qui sachent lire et écrire. La proportion d'illettrés est plus grande parmi eux que parmi les *Indiens* que j'emploie.

. . . .

Aussitôt remis de la rougeur qui m'était montée au front, je lui expliquai que l'éducation, haute et basse, qui se donne dans la province de Québec est plus parfaite que celle qui se donne dans aucune autre province du Canada, voire dans le monde entier; qu'elle est même la plus parfaite qui se puisse concevoir; qu'elle n'est pas susceptible de perfectionnement ultérieur; que parler seulement de l'améliorer, de la rendre plus moderne, plus utile, plus pratique, c'est se rendre coupable d'un péché mortel; que les maîtres et maîtresses d'école, dans la province de Québec, sont mieux rémunérés qu'en Russie et qu'en Espagne; que dans certaines branches de l'enseigne-

ment, tous les professeurs, du haut en bas de l'échelle, sont de la dernière compétence, et que cela leur vient naturellement, sans préparation préalable, sans formation spéciale, sans examen de compétence, sans concours, sans preuve d'aptitude, sans pédagogie aucune, par infusion pure.

M'échauffant de plus en plus, je lui fis clairement voir qu'aller à l'école pour savoir encore lire et écrire à trente ans, cela peut être bon pour des Anglais et des Allemands; mais que chez nous un homme bien pensant ne s'arrête guère à ces petits détails, fruit des idées modernes; que ce qu'il faut voir, à l'école et au collège, ce ne sont pas autant les résultats ultérieurs, prétendus utilitaires, que, par exemple, le développement de la mémoire mécanique, l'habitude de prendre ses idées toutes faites, la gymnastique de ne pas penser par soi-même, les prix et les certificats décernés aux examens de fin d'année, les compliments échangés, les éloges mutuels et réciproques, les adresses, les palmares.

Il leva les épaules assez irrespectueusement, ce me semble, et ne répondit rien; son âme était endurcie.

Je suis retourné, cette année dernière, à Cutler. Les scieries ont changé de mains et M. Wright n'y est plus. Le club existe toujours; mais je n'y ai plus aperçu de journal français.

Et ces réflexions me sont venues.

Ne pourrait-on pas trouver, soit à Montréal, soit à Québec, soit ailleurs, quelqu'un des nôtres qui se chargeât de continuer l'œuvre de M. Wright? Bien qu'avec ce que coûte un char allégorique, à une procession de la grande Saint-Jean-Baptiste, à Montréal, on aurait de quoi adresser un journal hebdomadaire, ou deux, et quelques livres, à chacune des *campes* où des équipes de braves et intelligents jeunes Canadiens vont passer l'hiver, et à chacune des scieries où d'autres équipes passent l'été, sans rien trouver, ni les unes ni les autres, pour réchauffer leur cœur et orner leur esprit.

Un comité de femmes—les femmes sont les mères des pensées généreuses—pourrait peut-être se charger de ce soin. Et notre patrie française serait glorifiée; et le nom Canadien serait prononcé avec respect, jusque dans les profondeurs de nos forêts immenses; et la religion catholique représentée par les nôtres, y redeviendrait, aux yeux des protestants et des Sauvages, ce qu'elle était au temps où il y avait des missionnaires, le synonime de lumière, de civilisation et de charité .

PASCAL POIRIER.

Respect à notre langue

Sous ce titre, *Le Courrier de Montmagny,* dans un article fort bien fait, reproche à nos plus grands quotidiens, *La Patrie* et *La Presse,* les caricatures qu'ils publient dans leur édition de samedi.

" Nous tenons de nos pères, écrit ce correspondant, un riche héritage: cet héritage, ce sont nos institutions et nos lois, dont nous sommes justement orgueilleux. Pour conquérir la Constitution qui nous procure tant de libertés et une si douce paix, il a fallu la rébellion de 1837.

" Une autre chose qui nous est également chère, c'est notre langue.

Nous l'avons conservée jusqu'ici, malgré les tentatives qui ont été faites pour nous l'enlever. Plus que cela, nos hommes de lettres l'ont cultivée avec amour; plusieurs d'entre eux ont entrepris la belle œuvre de son épuration et de son perfectionnement. Il y a même à Québec une société—la Société du Parler Français,—au succès de laquelle nous applaudissons, qui travaille avec un soin intelligent à la maintenir dans la bonne voie..."

Après s'être élevé contre les *Timothée* et les *Ladébauche* canadiens, l'écrivain termine ainsi:

" Ces journaux, qui reproduisent ces caricatures font œuvre anti-patriotique, anti-nationale. Nous ne concevons point que des écrivains de l'envergure de l'hon. M. Tarte et de M. Arthur Dansereau laissent publier de pareilles choses dans des journaux dont ils ont la direction. Nous les supplions, au nom du respect dû à notre race de faire cesser ces grotesques exhibitions qui ne sont propres qu'à nous ravaler et à nous discréditer dans l'opinion des étrangers."

Paysage de Ville

O ville, toi ma sœur à qui je suis pareil,
Ville déchue, en proie aux cloches, tous les [deux
Nous ne connaissons plus les vaisseaux ha- [sardeux
Tendant comme des seins leurs voiles au so- [leil,
Comme des seins gonflés par l'amour de la [mer.
Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort
Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer,
Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs [flancs d'or ;
Plus de bruits, de reflets... Les glaives des roseaux
Ont un air de tenir prisonnières les eaux,
Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent [seul
Circule comme pour les étendre en linceul...
Nous sommes tous les deux la tristesse d'un [port.
Toi, ville ! toi ma sœur douloureuse qui n'as
Que du silence et le regret des anciens mâts ;
Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand ca- [nal mort !

* * *

Qu'importe ! dans l'eau vide on voit mieux [tout le ciel,
Tout le ciel qui descend dans l'eau clarifiée,
Qui descend dans ma vie aussi pacifiée.
Or, ceci n'est-ce pas l'honneur essentiel
—Au lieu des vaisseaux nains qui s'agitaient [en elles,—
De refléter les grands nuages voyageants,
De redire en miroir les choses éternelles,
D'angeliser d'azur leur nonchaloir changeant
Et de répercuter en mirage sonore
La mort du jour pleuré par les cuivres du soir!
Or, c'est pour être ainsi souples à son vouloir
Que le ciel lointain, l'une et l'autre, nous [colore
Et décalque dans nous ses jardins de douceur
O toi, mon Ame, et toi, Ville Morte, ma [sœur !

Et c'est pour être ainsi que l'une et l'autre [est digne.
De la toute-présence en elle d'un doux cygne,
Le cygne d'un beau rêve acquis à ce silence,
Qui s'effaroucherait d'un peu de violence,
Et qui n'arrive là flotter comme une palme
Qu'à cause du repos, à cause d'un grand [calme.
Cygne blanc dont la queue ouverte se déploie,
—Barque de clair de lune et gondole de soie—
Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes [villes,
Qui hérisse parfois dans les canaux tran- [quilles,
Son candide duvet tout impressionnable,
Puis quand tombe le soir, cargué comme les [voiles,
—Dédaignant le voyage et la mer navigable—
Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles.

Georges Rodenbach.

Correspondance

Montréal, 15 février, 1905.

A Mlle Françoise,

Permettez-moi, mademoiselle, d'user quelques instants encore de la gracieuse hospitalité de votre journal. Je désire répondre à quelques objections, très bienveillantes d'ailleurs, qui m'ont été faites à propos de la lettre que j'ai eu l'avantage de pouvoir publier dans votre dernier numéro.

"Je comprends, m'écrit une de vos abonnées, que vous vous efforciez de refaire la réputation de votre chère ville de Bruges, réputation quelque peu endommagée par le poète-prosateur Rodenbach. Vous avez, paraît-il, fait partie de cette édilité à laquelle vous voulez endosser la mission de ressusciter une ville "où l'herbe croît dans les rues, où l'écho fait silence" et qu'avez-vous obtenu? Franchement, pour pouvoir; en connaissance de cause, décider qui de vous deux a raison, je voudrais bien y aller voir par moi-même, mais vu, en temps d'exposition surtout, que la vie est plus chère en Belgique qu'au Canada, et atteindra des prix que nos bourses ne supporteront pas, nous serons obligés de vous croire sur parole."

Nullement, mademoiselle.

J'assure que réveiller une ville endormie depuis trois siècles, arracher l'herbe de ses rues et faire redire par l'écho de retentissants chants de gloire, est chose peu banale. J'avoue même que du temps, déjà quelque peu lointain, où je faisais partie de l'édilité bourgeoise, je n'ai pu qu'indiquer, et aider, plus ou moins, à ouvrir, la voie pour y arriver.

Aujourd'hui cette voie est largement ouverte et mes compatriotes, qui ne sont pas égoïstes vous invitent tous à venir l'inspecter quand vous visiterez à l'occasion de la *Word Fair* Wallonne, notre beau pays des Flandres.

Quant à la dépense, non, mille fois non, cette visite ne devra pas être compliquée d'une question de gros sous, car il n'y a pas de comparaison à établir entre le coût de la vie à Chicago, à Paris, à St-Louis, et à Bruges, ou tout autre ville belge. Seulement, pour bien apprécier la différence, il faut pouvoir profiter des avantages que l'administration des chemins de fer belges accorde à ceux qui voyagent par groupes; ou de la réduction énorme dont jouissent les parcours circulaires établis au gré du voyageur; ou bien, profiter d'un abonnement de quinzaine sur tout le réseau, au prix de 11 dollars en première, de 8 dollors en deuxième, de 4 dollars 60 cents, en troisième classe.

Il faut encore, en choisissant un hôtel, un restaurant, un magasin, un théâtre, etc., suivre les indications d'un bon guide belge et non pas se laisser induire en erreur par des Beadekeer's ou des Cook's; il faut ne pas vouloir passer pour des milliardaires américains, des neveux ou des nièces de Rockfeller, de Gould ou de Pierpont Morgan, des cousins ou cousines du Président ou de ses ministres. En un mot, il faut commencer par suivre les mœurs simples et austères des Flamands, voyager non pour se faire valoir, mais pour s'instruire, non pour s'étourdir, mais pour se distraire et même se reposer.

En suivant ces conseils, la visite de la grande exposition internationale belge sera possible pour tous, la dépense en rapport avec toutes les bourses, et dès lors j'aurai l'ineffable satisfaction de pouvoir faire connaitre aux aimables lecteurs de votre intéressant journal, ce minuscule petit pays, voisin de la Bretagne et de la Normandie, où leurs aïeux, frères et sœurs des nôtres, ont laissé de si précieux témoignages de leur génie, de leur valeur et de leur foi.

Oui, ma chère demoiselle, laissez-moi m'adresser encore à vos aimables lectrices, et prier les plus entreprenantes de susciter entre elles un bon mouvement féministe dont la Belgique et le Canada retireront un égal profit.

Ainsi, si j'osais me permettre de vous donner un conseil, ou plutôt de vous adresser une supplique, je vous dirais: Vous, mademoiselle, qui avez une expérience pratique des visites aux expositions, vous qui avez représenté si dignement, à Paris et à St-Louis, le journalisme féministe, et qui avez des relations si nombreuses et si choisies, mettez, je vous prie, votre journal au service d'une cause sociale et humanitaire, patronnez la formation d'un comité de dames appelé à procurer à l'élite de vos ouvrières, le moyen de visiter, cette année-ci, la Belgique, et d'y voir le travail européen, artistique et industriel, révélé et glorifié.

Alors, en même temps que l'exposition liégeoise leur fera admirer tout ce que les industries métallurgiques ont produit de plus ingénieux pour faciliter le travail manuel de la femme, je pourrai leur faire voir ce que les siècles passés nous ont laissé de plus merveilleux en fait d'œuvres artistiques, telles que tableaux, sculptures, tapisseries, broderies, dentelles et autres produits du travail manuel, laissé autrefois au domaine de nos vieilles chatelaines, et que nos ouvrières d'aujourd'hui imitent à la perfection.

Si l'idée de ce comité se réalise, je serai heureux de me mettre à sa disposition pour lui donner tous les renseignements voulus afin qu'il puisse fonctionner à l'entière satisfaction de ses promoteurs, et au grand profit du mouvement féministe en faveur duquel votre journal fait de si généreux efforts.

Veuillez agréer. Mademoiselle, l'expression de ma considération la plus distinguée.

J. V. Herreboudt.

"LES CONTEMPORAINS"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 page in-8. Abonnement: un an, 6 francs; le numéro, 0 fr. 10.—Spécimen sur demande. Biographies parues en janvier 1905: Mlle Bergunion (R. M. Saint-Paul et les Sœurs aveugles de Saint-Paul). — Villemain. — P. Gratry. — J. B. Isabey, peintre miniaturiste. — Pedro Ier, empereur du Brésil. Biographies à paraître en février: Pedro II, empereur du Brésil. — Baron Hüe, serviteur de Louis XVI. — Fontanes, premier Grand Maître de l'Université. — Giffard, inventeur.

Les Mariages Littéraires.

Un certain nombre de chroniqueurs parisiens se sont demandé, il y a quelque temps, s'il est de l'intérêt des écrivains de prendre femme. Un chroniqueur du *Gaulois* établit, d'abord, par une statistique, que les écrivains les plus illustres étaient mariés. Ainsi, parmi ceux-là, il cite Molière qui, à la suite de son mariage, écrivit le " Misanthrope "; Racine, qui ne connut, il est vrai, les joies conjugales que sur le tard; La Fontaine, qui avait épousé une jeune personne qu'il aimait beaucoup. Au XVIIIe siècle, le mariage ne paraît pas être en grande faveur auprès des gens de lettres. On ne trouve guère que Jean-Jacques Rousseau qui sortit du célibat, et encore pour épouser sa servante. Enfin, la Révolution arrive, dit notre confrère, et il semble que la déclaration des Droits de l'homme remette à la mode les mariages littéraires. En effet, les grands écrivains du commencement du siècle sont tous mariés:

" Marié, Chateaubriand, à une femme très douce, très simple, très aimante. Mais le génie a des privilèges suprahumains, et le grand René en fit voir de sévères à sa pauvre conjointe.

Mme de Lamartine put également puiser dans le " Lac " de son mari, des consolations aux peccadilles que se permet l'âme éolienne du poète.

Semblablement, la femme de Victor Hugo ne fut guère " qu'un témoin de sa vie ", ainsi qu'elle s'est modestement nommée.

Musset ne se maria pas, mais faillit épouser la fille de Mélesville. Pareille aventure advint à Vigny, qui manqua donner son nom à Delphine Gay — ultérieurement Mme de Girardin.

Marié, Guizot — un ménage austère. Marié, Michelet—un ménage tendre et vibrant. Marié, Balsac, avec la dévouée comtesse Hanska—marié pour peu de temps—Car, bientôt la mort suivit.

Vers le milieu du siècle, le mariage littéraire sévit avec la même intensité qu'au début. Dans tous les genres roman, théâtre, philosophie, poésie—on se marie.

Les noms se pressent sous la plume de l'historiographe—qui a rudement peur d'en oublier.

Mariés, Emile Augier, Victorien Sardou, Ernest Feydeau, Ernest Renan, Ludivic Halévy, Paul de Molènes, Octave Feuillet, Jules Simon, Caro, Pailleron, Leconte de Lisle, Théodore de Banville!

Marié, Alexandre Dumas fils!

Et pas des mariages de vers de terre-épouses avec des maris-étoiles!

Non! des mariages sérieux, patriarcaux et réussis! Des mariages bourgeois!

Mais c'est surtout à notre époque que le mariage littéraire a pris un caractère éminemment régulier et familial.

Plus d'un auteur contemporain pense que seul le mariage peut assurer la vie calme, congrument réglée, assiduement laborieuse, qui s'impose à l'écrivain d'aujourd'hui.

Beaucoup, tout en faisant des mariages d'amour, se sont mariés par raison, ont cherché dans la femme la compagne qui encourage aux succès du lendemain, " qui console des amertumes de la veille, qui donne les suaves joies au cœur, la quiétude au cerveau."

Lorsque tous nos grands romanciers, en effet, sont également mariés: Zola, Daudet, Georges Ohnet, Claretie, etc. Le mariage assurément n'a pas nui à la vigueur de leurs facultés observatrices, à l'exactitude de leurs opérations. Nous sommes de l'avis de notre confrère. On peut avoir le génie d'écrire des chefs-d'œuvre tout en étant marié, aussi bien qu'en ne l'étant pas. Ce que nous savons, par exemple, c'est qu'un homme de lettres dont le ménage est un enfer—et il y en a—est joliment à plaindre. En somme, pour ne retenir que les mariages littéraires, on peut dire qu'il y a le pour et le contre. Ce que nous voulons seulement constater, c'est que les écrivains de talent trouvent aujourd'hui le moyen de faire de riches mariages, et la preuve en est dans l'union de M. Paul Bourget et de Mlle Minnie David qui est paraît-il, une opulente héritière. Puis, il y a les mariages entre intellectuels tels qu'Alphonse Daudet et sa femme, Edmond Rostand et Rosemonde Gérard, etc., etc.

Recettes Faciles.

Huîtres à la boulette.—Ebouillantez une douzaine d'huitres. Coulez-les et ajoutez à leur jus, du sel, une demi once de beurre, le jus d'un demi citron, une roquille de crème et une cuillerée à thé de farine délayée.

Battez le jaune d'un œuf et ajoutez-le à la sauce que vous mêlez jusqu'à ce qu'elle épaississe. Placez les huitres sur un plat chaud, versez la sauce autour en y ajoutant du percil haché.

Pâte à frire, croustillante.—En mélant de la farine et de la bière, on obtient une pâte à frire légère et croustillante.

Cette pâte peut servir pour toutes les fritures; elle ne demande ni œufs, ni huile, un peu de sel et c'est tout.

LE COIN DE FANCHETTE

Lauder. — Voici le symbole demandé des différents anniversaires de mariage :

1er	anniversaire	—Le fer.
2e	"	—Le papier
5e	"	—Le bois.
10e	"	—Le ferblanc.
15e	"	—Le cristal.
20e	"	—La porcelaine.
25e	"	—L'argent.
30e	"	—Le coton.
35e	"	—La toile.
40e	"	—La laine.
45e	"	—La soie.
50e	"	—L'or.
60 et 75e	"	—Le diamant.

P'tit Bob. — L'anneau de mariage se porte au troisième doigt de la main gauche. Ce doigt a été choisi il y a longtemps, par les Egyptiens qui croyaient qu'il était directement en communication avec le cœur par l'entremise d'un nerf très délicat, très tenu. Et comme ces adorateurs d'Isis avaient consacré ce doigt à Apollon et au soleil, on ne devait employer dans la fabrication de cet anneau d'autre métal que l'or le plus pur.

Madame Basile. — Une intelligente coquetterie est un des plus grands charmes féminins, quoique vous puissiez dire au contraire de cet énoncé, Madame Basile.

Jean-Loup.—La composition, signée Agaré von Berwick, est tout à fait originale. Elle est remarquable à plusieurs points de vue ; l'auteur est très jeune et a de l'étoffe, il me semble.

Nola m'écrit que les Québeccoises aiment leur prochain plus qu'elles-mêmes. Pour ma part, je ne puis blâmer une adhésion si entière à la maxime évangélique.

Daisy.—M. Barthe a raison. Notre climat est trop rigoureux pour les coiffures que nous portons. Hélas ! tous les plus beaux raisonnements du monde ne nous feront pas changer, je le crains.

Pierrot.—Impossible de vous donner le nom d'Yvette Frondeuse. Secret professionnel, vous savez. Vous vous étonnez que le secret de ce pseudonyme soit si bien gardé. En voulez-vous connaître la raison ? C'est qu'il n'est connu que des femmes.

Bourbon.—Le mariage de Napoléon avec Marie-Louise a été béni par un cardinal. 2° Madame Calvé est en ce moment en France, je crois 3° Il y a des classiques qui ne brillent pas par leur honnêteté.

Santillane. — Ce n'est pas vous qui envoyez votre carte de visite au jour de l'an ! Allons, tant mieux, vous devez être très agréable à beaucoup de jeunes filles, et vos dissertations sur les thèmes anciens mais toujours nouveaux de l'amour et de l'amitié doivent ravir ces demoiselles au troisième siècle. J'espère que ces discussions ne prendront jamais le temps que mirent à des dissertations de ce genre un groupe de gentilshommes et de dames au seizième siècle, lesquels parlèrent pendant trois jours et trois nuits sans s'apercevoir de la durée des heures.

Sherbrooke.—Des journaux français, tels que *Le Figaro*, *Le Gaulois*, qui, pour nous doivent être les arbitres en fait de journalisme ont leur colonne de mondanités et ceux qui y sont mentionnés ne trouvent pas à redire. Il n'y aurait que dans le cas où l'on publierait des comptes rendus de fêtes intimes sans la permission de ceux qui les ont données, qu'on serait en droit de se récrier. Mais, je ne crois pas que cela arrive très souvent. J'ai plutôt eu l'occasion de constater la délicatesse et la réserve que les journalistes-femmes, préposées à cette colonne spéciale, ont fait preuve en plusieurs circonstances. Songez, Sherbrooke, aux exigences de la copie.

Speranza — Tous les vases ne sont pas brisés. Il en est qu'aucun coup d'éventail n'a effleuré et qui gardent toujours verts, les brins de verveine.

Nola. — Vous connaissez ce mot de Maupassant : "La vie n'est jamais ni aussi belle, ni aussi triste qu'on le dit" ; en réfléchissant, vous verrez que le romancier a bien raison.

Justine.—Reçu vos cartes postales. Je fais des vœux pour que votre santé se maintienne ; vous ne m'en parlez pas ? Amitiés.

FRANÇOISE.

Aimeriez-vous à connaître le nom du parfum dont votre amie fait usage ? A la Pharmacie d'Hercule Barré vous trouverez tous les parfums des meilleures marques françaises.

Propos d'Etiquette

D.—Quel est strictement parlant, la durée d'un deuil pour une veuve ?

R.—Le deuil de la veuve est le plus long de tous. Il dure deux ans.

D.—Peut-on fumer en présence d'une dame ?

R.—Pas avant de lui en avoir demandé la permission.

D.—Comment mange-t-on de la fricassée ?

R.—Vous vous servez de votre fourchette que vous tenez dans la main droite ; dans la gauche, vous aidez délicatement avec un petit morceau de pain.

D.—Une jeune fille peut-elle offrir son portrait à un jeune homme ?

R.—Non. A moins que ce jeune homme soit son fiancé.

FRANÇOISE.

D'après une gracieuse légende persane, la poésie serait fille de l'amour :

" Un jour, le roi Behram Gor, d'historique et de légendaire mémoire, était aux pieds de sa maîtresse, la belle Dil'Ara. Il lui disait son amour, elle lui répondait le sien.

" Comme les deux cœurs battaient d'accord, les paroles battaient de même et retombèrent sur le même son, comme un écho.

" C'est ainsi que naquit en Perse la poésie, et le rythme, et la rime."

La Femme en Sucre.

Il y avait une fois un monsieur, une toute petite fille et un ruisseau.

Le monsieur, c'était n'importe qui, La toute petite fille était une gaminette de trois ou quatre ans à peine, très crasseuse et très déguenillée, aussi large que haute, et fagotée on ne sait comment, à la je m'en moque. Le ruisseau était un filet d'eau omnicolore qui passait devant le trottoir du monsieur et dans lequel la petite fille trempait ses doigtelets pour y pêcher des feuilles de chou, des semelles de bottine et d'autres monstres aquatiques analogues.

Oh! le monsieur se rappelle bien l'impression que lui fit la toute petite fille, la première fois qu'il la vit. Une impression très étrange. Il n'avait vu d'elle d'abord qu'une petite taille, haute de deux doigts, tout près des aisselles, et puis des petons bizarres, couleur de café au lait, et vagabondant dans de vieilles mules de garde municipal à cheval.

Et puis il aperçut une blancheur confuse: le joli sourire qu'elle lui fit quand il lui donna deux sous.

Dès lors, tous les jours, la petite fille et le monsieur — un aimable désœuvré — se rencontrèrent. Elle l'aimait beaucoup. Quand il était en retard, pour tromper sa douleur sans doute, elle se mettait à barboter comme un vrai caneton. Un jour, elle lui fit ainsi hommage d'une collection de peaux d'orange recueillies pendant ses loisirs.

Ce devait être la fille d'un charbonnier. Certains matins, un ménage pauvre aurait pu faire cuire son chocolat avec la houille qu'elle avait sur les joues. Qui sait? C'était peut-être là son fard à elle!

Le monsieur s'aperçut que les parents ne donnaient plus rien à la petite. S'étant aperçu qu'un généreux promeneur lui donnait quotidiennement deux sous, ils avaient résolu d'économiser les trente ou quarante centimes qu'elle leur coûtait. L'enfant achetait chaque jour un morceau de pain d'épice puis, consciencieusement, se remettait à explorer le ruisseau.

Une vraie vie de coq en pâte.

* * *

Un matin, le monsieur la trouva très triste. C'était en hiver. A une devanture voisine, où jusque-là ne s'étaient étalées que des boîtes de conserves alimentaires, tout un alignement de poupées s'épanouissaient, avec des carnations roses et délicates, comme un rang de bébés frileux poussés là **en une nuit.**

Ah! oui! c'est une belle chose, une belle poupée, avec de belles mains propres et de beaux yeux luisants.

La petite, appuyée à la devanture, en regardait une qui lui tendait les bras à travers la vitre.

On ne lui en avait jamais donné, à elle!

Et elle attendait là depuis le matin. Mais cete madame devait joliment se moquer d'elle: on ne la voyait jamais venir.

Et les deux bébés restaient nez à nez, presque aussi immobiles l'un que l'autre.

Il y avait une fine gelée sur les pavés; les bottines des promeneurs criaient comme sur du sucre menu.

Et la petite charbonnière, les mains violettes, attendait toujours la grande dame.

Le monsieur l'avait vue. Il la prit par le bras et l'emmena chez un confiseur.

Une bonne femme en sucre, chef-d'œuvre de l'artiste ès-pâte, de céans, trônait au milieu de l'étalage, avec des cheveux en réglisse et une jupe en chocolat.

—Veux-tu que je te donne cette belle dame-là? dit le monsieur à sa nourrissonne.

Elle ouvrit de grands yeux reconnaisants, tout blancs et tout ronds comme des yeux d'agneau... Et on lui donna le chef-d'œuvre du confiseur.

Double profit ! De quoi se rassasier le cœur et l'estomac! pensa le monsieur.

L'enfant se mit l'horrible femme dans les bras, et ils s'en allèrent, elle très confuse et lui très ému.

* * *

Le lendemain, quand il descendit pour donner ses deux sous, le monsieur ne trouva pas la gaminette.

Diantre! C'était grave. Depuis qu'elle fréquentait les belles dames en sucre, est-ce que la petite chiffonnière croyait déroger?

Il entra dans la boutique des parents. Elle n'y était pas non plus.

—Ah! la gredine! elle se sera gorgée de sucre toute la journée! s'écria la mère dès qu'elle eut connaissance du cadeau reçu par sa fille.

—Oui! répéta le père. Ele se sera gorgée toute seule, la mâtine!...

Toc! toc!

On frappait à la porte.

—N'est-ce pas à vous, cette enfant? fit un sergent de ville en déposant à terre un paquet informe de loques.

Le monsieur fit un pas en avant...

C'était elle!

Un second monsieur—un médecin légiste, parait-il—prit la parole à son tour.

—Elle a été trouvée dans un carrefour, dit-il, morte d'inanition.

—D'inanition? s'exclama son protecteur. Et la poupée? qu'a-t-elle fait de la poupée?

Il se précipita vers l'enfant.

Et tout au fond, contre son cœur, étroitement enlacée par ses deux petits bras maigres, il la découvrit, l'affreuse femme en sucre—intacte!

—Tiens! c'est drôle! fit la mère étonnée.

—Ah! que non, bonne maman! ce n'est pas drôle du tout! répondit le monsieur touché jusqu'aux larmes.

Car il venait de comprendre l'immense dévouement de la gaminette: elle s'était laissée mourir pour ne pas *tuer* sa poupée.

JEAN RAMEAU.

PAGE DES ENFANTS

La Colère Punie

DANS une jolie villa de Neuilly, Mme de Ramière et ses filles attendent dans la bibliothèque claire et gaie, leur pièce favorite, que la chaleur lourde des premiers jours de juin soit tombée, avant de songer à leur sortie journalière. Toutes trois sont heureuses de ces heures d'intimité douce, où les enfants causent à cœur ouvert, questionnant leur mère sur mille choses obscures pour elles, rendues tout à coup claires et précises par un mot de Mme de Ramière.

Germaine et Marguerite, dissemblables sur tant de points, ont toutes deux une affection profonde et une tendresse sans bornes pour cette mère bien-aimée, toujours désireuse d'élever leurs âmes, en leur indiquant par ses exemples, plus encore que par ses paroles le secret de rendre heureux ceux qui les entourent.

"Tu auras beau dire, Marguerite, affirmait l'aînée des fillettes, le plus grand bonheur consiste à voir se réaliser bien vite les choses ardemment désirées ; ainsi je voudrais déjà être jeudi, pour assister à cet après-midi chez mon amie Lucienne. Pense donc que nous devons y voir les Puppazzi, un prestidigitateur, et goûter dans une île. Volontiers je dormirais jusque-là, pour trouver le temps moins long.

—Joli souhait de paresseuse, interrompit sa mère gaiement ! Ce serait un bon moyen pour t'empêcher d'achever la peinture de l'abat-jour destiné à ta grand'mère. Sa fête est dans huit jours et bien des iris attendent ton pinceau pour éclore.

—Vous avez raison, maman, cette chaleur m'enlève tout courage : mais pour faire plaisir à grand'mère, je me réveille et vais travailler de mon mieux."

Juste au même moment, entrait une aimable visiteuse, Mlle Nivard, tante de Mme de Ramière, accueillie avec joie par ses nièces, petites et grandes.

—Vous travaillez toujours, mes chéries, disait la bonne demoiselle, mettez-moi donc au courant de vos jolis ouvrages, je suis sûre que vous avez créé de petites merveilles.

—Voici un abat-jour commencé depuis votre dernière visite, ma tante, et Germaine apportait son travail.

—Tu progresses ma petite, tes fleurs sont pas mal nuancées, pour une enfant de douze ans. Et toi, Marguerite, que me fais-tu admirer ?

—Je brode un mouchoir pour grand'mère : c'est maman qui a dessiné le modèle du feston, il est bien joli, mais un peu long, ajouta la petite espiègle.

—Tu penseras plus longtemps à ma sœur, en le faisant. Mais, voyons, Marthe, que prépares-tu ? s'informa la visit use, en s'adressant à la maitresse du lo is.

—Rien que des choses utiles, chère tante, je travaille pour les mignons Petits Jésus d'Auteuil ; les yeux de ma pauvre mère se fatiguent vite maintenant ; je m'efforce de lui fournir assez de vêtements pour ses petits protégés, afin qu'elle regrette moins ceux qu'elle cousait elle-même.

Pendant que Mlle Nivard causait avec ses nièces, on apporta pour Germaine une lettre de son ami Suzette de Vieilmont, lui demandant en grâce de lui prêter son délicieux chapeau, admiré dernièrement, afin de le faire copier L'amie promettait de renvoyer le modèle pour l'après-midi du surlendemain. Germaine avait la prétention de passer pour une personne très obligeante ; devant sa tante surtout, elle tenait à conserver cette bonne renommée. Aussi, après avoir obtenu le consentement de sa mère, envoya-t elle le chapeau.

—Remarque bien, mon enfant, lui dit cette dernière, que Suzette peut involontairement te manquer de parole. Que mettras-tu dans ce cas pour aller chez Lucienne ?

—Mon chapeau de l'an dernier, maman ; ne vous tourmentez pas.

Cependant Mme de Ramière, qui connaissait bien sa fille, avait raison de s'inquiéter. Le premier mouvement de Germaine était bon, mais si son obligeance lui occasionnait quelque ennui, elle le ferait lourdement sentir à son entourage.

Le lendemain, l'enfant, inquiète, malgré tout, commença à s'assombrir ; elle ne s'appliqua guère à ses études, mérita des reproches, devint maussade. Cette mauvaise humeur s'accrut le matin précédant l'après-midi tant attendu ; aucune nouvelle de Suzette. Un domestique, envoyé pour réclamer le chapeau, ne rapporta que cette réponse accablante : Mme et Mlle de Vieilmont étaient sorties, on ne savait où se trouvait le chapeau.

Alors toute la colère de Germaine éclata, elle s'emporta contre son oublieuse amie, déclarant qu'elle n'irait pas chez Lucienne, et comme Marguerite lui rappelait timidement que leur mère l'avait prévenue de cet ennui possible, la fillette, rouge de colère, ne se possédant plus attrape le chapeau de sa sœur, en s'écriant :

—Ah ! je n'ai pas mon chapeau, eh bien ! tu ne mettras pas le tien non plus....

Et comme elle allait le déchirer, elle resta toute pétrifiée en apercevant Mme de Ramière.

—Puisque tu te conduis ainsi, ma pauvre enfant, lui dit-elle, tu ne mettras pas le chapeau prêté à Suzette, même si elle te le renvoie.

Germaine, aux paroles et surtout au ton triste de sa mère, comprit tout l'odieux de sa conduite, elle tomba sur une chaise en sanglotant, honteuse et humiliée de sa violence Un bruyant coup de sonnette la fit tressaillir ; après un colloque rapide dans le vestibule, on introduisit dans sa chambre une modiste portant le plus ravissant chapeau que l'on puisse rêver. C'était un cadeau de l'excellente Mlle Nivard, qui voulait récompenser sa petite nièce de son obligeance pour une amie, et qui, craignant la négligence de Suzette, arrivait, comme la marraine de Cendrillon, au secours de sa filleule.

PAGE DES ENFANTS

Dès que la modiste fut congédiée, Mme de Ramière, voulant laisser dans le cœur de Germaine un souvenir durable de cette journée néfaste et éviter le retour de semblables scènes, dit à à sa fille :

—Tu peux mettre ce chapeau envoyé par ta tante, mais décide toi-même si ce cadeau, destiné à une enfant aimable et docile, s'adresse à la furie que j'ai vue tout à l'heure.

—Non, maman, répondit, au bout d'un moment de silence, Germaine, oppressée par ses sanglots. Je renonce à cet après-midi tant désiré et je me souviendrai toujours qu'un moment de colère peut nous causer de longs regrets.

MARIE D'AUDAVILLE.

LES JEUX D'ESPRIT

Donnez en quelques mots la signification de cette pensée morale:

Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité.

HISTOIRE DU CANADA

Nommez les femmes qui se sont illustrées dans l'histoire de notre pays?

Réponses aux Jeux d'Esprit

CHARADE FANTAISISTE

Voleur est toujours prêt à mon dernier et mon tout, dans la rue, enlève mon premier. Rep. Chiffonnier.

Ont répondu: P. Banville, Rimouski; P. Guay, E. Côté, Québec; Ecole Garneau, Ottawa; Armand Laverdure, Roger Dorval, Cécile Dubé, Marie-Jeanne Scantland, Ubald Séguin, Christophe Charron, Emile Désislets, Alice Dumais, Maria Mathieu, Donat Landreville, Abdon Côté, Juliette Pelletier, Philippe Bélanger, Rosario Barrette, Eric Roy, Edouard Faulkner, Art. St-Georges, Rhéa Leblanc, Dora Joinette, Léon Mackay, Laura Peachy, Athanase Juneau, Yvonna Landreville, Amanda St-Georges, Art. Landry, Laurenzo Delorme, Laurenzo Lajoie, Charles Peachy, Wilf. Foisy, Alfred Moreau.

HISTOIRE DE FRANCE

A quelle époque fut établi le collège de la Sorbonne?

Rép.—Au 13e siècle, sous le règne de St-Louis. Ce collège de théologie fut appelé Sorbonne d'après son fondateur, Robert de Sorbon.

Ont répondu: Charlotte Guilbault, Académie Ste-Marie, Montréal; G. Dorval, Sherbrooke; P. Banville, Rimouski; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi et toute l'Ecole Garneau, Ottawa.

Petite poste en famille.

J'ai été contente de te revoir petite *Antoinette.* Il me semble qu'il y a longtemps que tu n'es venue me voir. Que fais-tu donc?

Cécile Dubé.—Eh mais oui, Cécile, vos réponses sont justes. Donc, trois hourras pour l'Ecole Garneau qui ne renferme que de bons petits écoliers et écolières qui feront plus tard d'excellents citoyens, perspective dont je suis toute fière. Continuez à travailler ferme et sous la conduite de la vaillante maitresse qui vous dirige, vous ne tarderez pas à recueillir les fruits de vos efforts et de votre application constante. Ne craignez pas d'en trop apprendre, la science n'est jamais nuisible, pas plus à l'homme qu'à la femme, et celle que vous aurez acquise petites femmes de demain, ne vous fera pas perdre de vue vos devoirs, au contraire, votre intelligence plus ouverte et plus exercée vous fera mieux sentir l'importance de ces mêmes devoirs, et vous en montrera plus clairement le capital intérêt.

Je ne sais, chère Cécile, si je pourrai retourner dans vos parages en juin prochain, il se pourrait peut-être que je refisse le voyage dont j'ai gardé un si bon souvenir. Celui de vous avoir tous connus n'en est pas le moindre, crois-le bien.

Amitiés à tous mes chers neveux et nièces.

TANTE NINETTE.

Villegontier, Maine et Loire

janvier 1905.

Chère Tante Ninette,

La façon dont vous m'avez présentée au *Journal de Françoise* m'a beaucoup touchée. Si cela peut faire quelque plaisir à vos lecteurs, je pourrai peut-être vous envoyer de temps en temps un petit article, heureuse de rester ainsi un peu en communication avec mes anciennes compatriotes canadiennes.

Croyez, chère Tante Ninette à tous mes sentiments distingués et sympathiques.

Marie-Antoinette de Lauzon.

J'accepte en mon nom comme au vôtre chers petits neveux et nièces tout ce que Mlle de Lauzon voudra bien nous envoyer. Qu'elle soit bien convaincue que ses articles seront toujours accueillis avec reconnaissance et amitié.

Nous l'invitons cordialement à venir bientôt occuper la place que nous lui réservons et l'en remercions à l'avance de tout cœur.

TANTE NINETTE.

Jeux de société.

PETIT HOMME VIT ENCORE

Passer de main en main une allumette ou un tortillon de papier allumé dont on a soufflé la flamme en se disant l'un à l'autre *Petit homme vit encore; il est bien vif, le petit homme;* et autres phrases de même sens.

Celui dans les mains de qui l'allumette meurt doit donner un gage; de sorte que, tant qu'il semble très vif, on ne se presse pas de le donner à son voisin de droit, qui doit le recevoir quand on a cessé la formule; tandis qu'au contraire on se hâte, on se bouscule, lorsqu'il est près de s'éteindre, par la crainte que l'on a d'encourir l'amende.

Ce jeu fort simple est très amusant.



PREMIERE PARTIE

I

Madame la baronne a sonné?

—Oui, Damien. Ce soir, je n'y suis pour personne, sauf pour M. Orvanne.

Le vieux valet de chambre laissa retomber la portière de tapisserie, et la baronne Heurtel se trouva de nouveau seule dans ce qu'elle appelait " son oratoire "... Un instant ses yeux errèrent autour d'elle pleins d'une mélancolie très douce. Tous les souvenirs du passé étaient réunis là; souvenirs qui faisaient de cette pièce exiguë, un sanctuaire intime, ouvert seulement aux amis les plus chers. Ils savaient, eux, ce qui se cachait de douleur sous l'admirable résignation de la baronne Heurtel; et quand ils entraient, chapeau bas, dans ce petit salon, ils saluaient autant sa vaillance et sa foi, que les morts glorieux dont un pinceau de maître avait fixé sur la toile les traits énergiques.

Fille, femme et mère de soldats, la baronne Heurtel avait perdu, pendant la guerre de 1870, son père, son mari, ses deux fils: deuil quadruple, sacrifice fait à la patrie, dont ses parchemins de famille,—vieille famille de cape et d'épée,—relataient d'autres exemples.

Les yeux de la baronne Heurtel n'avaient pas versé une larme, ses lèvres n'avaient pas laissé échapper une plainte, mais ses cheveux d'un noir d'ébène avaient subitement blanchi, et, le cœur brisé, se retirant complètement du monde, elle s'était donnée toute aux malheureux... Aux pauvres, elle ouvrait largement sa bourse, et procurait du travail; aux malades, oublieuse de sa délicatesse de grande dame, elle prodiguait les soins les plus répugnants; aux affligés, puisant dans son cœur et dans son âme, elle disait le mot qui réconforte quand il ne console pas. Puis, le soir venu, lasse, elle s'asseyait dans son petit salon, où, tour à tour, elle lisait, écrivait, et recevait quelques intimes, avec la même grâce souriante qu'au temps de son bonheur.

—Je suis heureuse, répondait-elle à ceux qui, parfois, s'étonnaient de sa sérénité constante après tant d'infortunes, mes morts ne sont pas loin, la vie est courte, nous n'avons échangé qu'un simple " Au revoir! "

Dans la solitude de cette soirée d'octobre, c'était encore un " au revoir " que murmurait la baronne Heurtel, en regardant les portraits des absents.

Les rafales du vent, la pluie qui fouettait vigoureusemnt les persiennes closes, les rumeurs confuses de la rue, le roulement assourdi des voitures sur le pavé humide, ne parvenaient pas à ses oreilles. Il y avait un envolement de son être vers l'au-delà, des colloques mystérieux d'âme à âme: minutes exquises, pendant lesquelles les aimés se faisaient si proches, que les lèvres de la baronne s'entr'ouvraient sous un sourire de bonheur...

Peu à peu, cependant, elle revint à elle, secoua la tête, comme pour en chasser les rêves même infiniment doux, regarda la pendule, et, soudain, étonnée, même inquiète, elle dit tout haut:

—Pourvu qu'il ne soit pas malade!

Ce fut encore la phrase qu'elle répéta une demi-heure plus tard, en abandonnant le grossier lainage qu'elle tricotait, pour tisonner le feu avec une certaine impatience angoissée... Mais, cette fois, à peine achevait-elle la dernière syllable, que le valet de chambre annonçait d'un accent de triomphe:

—Le docteur Orvanne!

—Enfin! enfin! s'écria la baronne, les mains tendues vers l'arrivant; savez-vous, mon ami, que le beau calme, si admiré par vous, s'enfuyait avec les minutes, les heures passées, à vous attendre? Ce matin, en m'apprenant votre brillant succès, Roscob m'a dit: " Jacques se doit un peu à ses camarades; mais, à 7 heures, il sera chez vous "... Je consigne ma porte, et... regardez la pendule pour votre punition, monsieur le retardataire.

Jacques Orvanne s'inclina sur les mains blanches, très fines, qui enserraient les siennes, et y mit un baiser fervent.

—Pardonnez-moi, Madame, et grondez le temps, cause de tout le mal. Après avoir vu défiler une série de tramways au complet, il me restait l'unique ressource de venir à pied, ce que j'ai fait, luttant contre la pluie, le vent, et finissant par vous arriver, à une heure tardive, dans un état pour lequel je réclame votre indulgence. Je n'ai pos osé me retourner en montant votre escalier, mais je crois bien que la concierge me suivait avec une éponge et un balai.

Un sourire passa sur les lèvres de la baronne.

—Je ne regarde vos vêtements que pour vous engager à les sécher. Vite, mettez-vous devant le feu. Damien va vous porter une tasse de thé. Ces précautions éviteront tout refroidissement. Il serait fâcheux, convenez-en, de débuter dans la carrière médicale par un stage au lit, avec rhume, bronchite, ou fluxion de poitrine. Vous ne trouveriez pas de clients, mon ami, malgré vos brillantes études, malgré tout votre savoir, malgré les éloges décernés à votre thèse: une thèse étonnante, paraît-il, d'originalité, de concision et de science. Votre nom est dans tous les journaux. Je suis très fière de vous, Jacques.

Et, soulevant l'abat-jour de soie rose, la baronne Heurtel acheva d'un ton gai:

—Voyons si vous ressemblez à un triomphateur.

Non, celui qu'enveloppait maintenant la lueur très douce de la lampe ne ressemblait pas à un triomphateur. C'était plutôt un " humble ", ce grand garçon, très maigre, assez gauche dans ses vêtements inondés, d'où partait, sous la chaleur, une buée légère... Les mains, les pieds n'avaient rien d'aristacratique; le visage n'avait aucune régularité de traits; mais, sous les cheveux bruns, coupés ras, le front était large; sous les sourcils épais, les yeux étaient grands, d'un bleu doux ; sous la

moustache, les lèvres étaient d'un dessin ferme; et de tout l'ensemble, très ordinaire, émanait un rayon d'intelligence, de franchise et de volonté qui rendait Jacques Orvanne plus que sympathique, "attractif" surtout, comme lorsque en ce moment un sourire éclairait sa physionomie sérieuse.

—Eh bien? questionna-t-il.

Après l'avoir considéré d'un regard scrutateur, la baronne Heurtel, sans répondre, lui désigna le fauteuil placé en face d'elle, le contraignit à boire une tasse de thé brûlant. Alors, seulement, voyant les joues pâles du jeune homme, s'empourprer sous une réaction salutaire, elle dit avec une sorte de compassion grave:

—Il est temps que vous alliez respirer l'air du pays, vous reposer un peu.

Un rapide éclair passa dans les yeux de Jacques Orvanne.

—Oh! oui, il est temps!

Il avait répété ces mots presque bas. Mais la voix assourdie trahissait une telle intensité de fatigue, de désir, que la baronne doucement lui posa la main sur l'épaule.

—Partez vite, et j'ajoute un souhait égoïste: "Revenez-nous bientôt".

Cette fois, Jacques Orvanne eut un sourire joyeux, un vrai rire d'enfant.

—Je pars demain soir... L'envolée de l'oiseau ne peut être plus rapide, vous en conviendrez, Madame. Quant à revenir bientôt...

Il s'arrêta, et le rire s'effaçant soudain de ses lèvres, ce fut avec une émotion profonde qu'il poursuivit:

—Je ne reviendrai pas.

La baronne Heurtel tressaillit.

—Vous ne voulez pas dire, Jacques, que vous allez rester dans votre montagne?

—Si, Madame. Et j'expérimente à cette heure, une fois de plus, que le bonheur humain ne peut être complet, puisqu'à la joie de revoir mes parents, mon pays, se joint la tristesse de l'adieu.

—Un adieu? Non, ce n'est pas possible... Votre talent, votre intelligence réclament une scène plus vaste qu'un coin perdu de l'Auvergne. Aux paysans, un savant n'est pas nécessaire. Ces braves gens ignorent nos maladies compliquées; de plus, le rebouteur ou le sorcier aura toujours leurs préférences, soit parce que l'un et l'autre sortent comme eux d'un rang inférieur, soit à cause de la nature mystérieuse des remèdes donnés. Dans les grandes villes, à Paris surtout, il faut des hommes de valeur, des hommes pleinement conscients de la grandeur de leur ministère: un vrai sacerdoce! des hommes qui étudient, expérimentent, notent leurs observations, soient à l'affût de toutes les découvertes scientifiques; des hommes, enfin, qui, tout en maniant le scalpel, sachent, avec discernement, exercer autour d'eux une bienfaisante influence morale. La montagne est encore peuplée de corps sains, d'âmes croyantes; Paris est un immense hôpital de corps et d'âmes malades. Or, si nous avons un certain nombre d'excellents médecins, rares, dans ce nombre, sont les médecins non sceptiques. Etrange chose, vraiment, que la science, le contact avec l'humanité souffrante conduisent à la négation, au lieu de rapprocher de Celui qui sait tout, et qui peut tout guérir! Vous, mon ami, vous êtes resté chrétien pratiquant, le champ de l'apostolat s'ouvre très vaste devant vous. Le quitter, pour aller vivre dans une bourgade d'Auvergne, serait une vraie désertion; les hommes de votre trempe ne connaissent pas ces désertions-là.

La baronne Heurtel avait parlé avec une chaleur croissante, avec une émotion croissante aussi; l'annoce du départ sans retour du jeune homme lui faisait éprouver, non seulement une vive déception, mais une peine profonde. Dès le premier jour, elle avait aimé ce grand garçon, que le docteur Roscob lui présentait comme son meilleur élève, et jamais, durant les années de labeur de Jacques Orvanne, cette affection ne s'était démentie: affection vraiment maternelle, dont la baronne, malgré sa délicate ingéniosité, n'avait pu donner autant de preuves matérielles que le désirait son cœur, ce timide, fils de paysans pauvres, s'enveloppant en toute occasion d'une invincible fierté.

Après maints essais infructueux, la baronne, sans se décourager dans sa bienfaisance, s'était unie au docteur Roscob pour former des plans d'avenir.

—Prenons patience, disait-elle, quand Jacques sera reçu, nous saurons lui faire accepter la fortune et le bonheur.

Et, voilà que le moment venu, les rêves s'écroulaient comme les châteaux de cartes élevés par des mains enfantines!... Sans qu'un mot eût jamais laissé soupçonner sa résolution, Jacques Orvanne, partait pour aller s'établir dans un petit village d'Auvergne. Il partait en plein succès, indifférent, semblait-il, aux éloges unanimes des journaux, à la publicité qui auréolait son nom plébéien, inconnu la veille encore. Il partait avec une hâte fébrile, pour ne pas donner, sans doute, à ses amis le temps de l'ébranler par la perspective de son avenir qu'il compromettait gravement, et aussi par la vue de leur désillusion, de leur sympathie se révélant plus vive à l'heure de l'adieu sans retour.

"Sans retour!" Après un moment de silence, la baronne Heurtel prononça lentement ces mots, comme pour essayer de se convaincre d'une chose impossible. Avec son habituelle force de volonté, elle avait dominé son agitation première, mais le désenchantement, la tristesse se lisaient tellement dans le regard qu'elle attachait sur les flammes claires du foyer, que, très ému, Jacques Orvanne rapprocha son fauteuil de celui de sa vieille amie.

—Me pardonnez-vous la peine que je vous cause? Je crains de paraître ingrat, alors que...

D'un geste, elle l'empêcha d'achever.

—Ingrat? Non. Je connais trop bien votre cœur. Du reste, qu'ai-je fait? Rien, ou si peu qu'il est inutile d'en évoquer le souvenir. Quant à la peine,—pour laquelle vous n'avez pas besoin de pardon,—elle est profonde, d'autant plus profonde qu'elle est plus inattendue. Toutefois, j'espère encore. Roscob et moi conspi-

rons depuis longtemps contre vous, mon ami. Le docteur vous a-t-il fait part de ses projets personnels?...

—Oui, Madame, et je suis touché profondément d'une telle bonté, d'une telle confiance...

—Mais, vous refusez?

—Je refuse, sans hésitation aucune.

—Jacques, ce cher vieux docteur était si heureux de vous céder la moitié de son grand appartement, la moitié de sa clientèle! Quelle tristesse, quelle désillusion pour lui aussi! Vous laissez la fortune, la célébrité... pour qui, pour quoi, je me le demande?

La joue appuyée sur sa main, les yeux rêveusement fixés devant lui, Jacques Orvanne dit lentement:

—Pour l'Auvergne...

—Pour l'Auvergne? Oui, je sais, vous aimez votre pays; mais ce n'est pas une raison sérieuse, valable, cela, car le moyen de tout concilier est fort simple. En restant ici, vous pouvez vous entendre avec Roscob, il soignera vos malades, pendant que vous irez, chaque année, passer un ou deux mois chez vous.

Le jeune homme secoua la tête.

—Un ou deux mois!...

Il s'arrêta; puis, de la même voix lente, assourdie:

—Grâce à votre généreuse bonté, Madame, j'ai pu, comme délassement d'un travail opiniâtre, aller plusieurs fois dans mes montagnes. Certes, à chaque voyage, ma jouissance a été vive, je dirai même d'une acuité douloureuse; eh bien! loin d'être satisfait, je suis revenu toujours plus affamé de l'air vif, de la solitude des hauteurs, de la magie des horizons immenses. Paris ne m'a jamais plu, Paris ne me plaira jamais.

—Comme ville de plaisirs, je le comprends; mais, pour un artiste, un intelligent, un chrétien, n'est-ce pas le centre où converge tout ce qu'il y a de grand et de beau, depuis les découvertes scientifiques, les œuvres d'art, jusqu'aux joûtes d'éloquence et la merveilleuse floraison d'œuvres humanitaires? Paris n'a encore été pour vous, mon enfant, qu'une geôle de travail. Vous l'avez vu avec un corps surmené, un cerveau enfiévré. La plupart de vos camarades ont été des libertins, et non des studieux, et l'hôpital vous a révélé le vice dans toute son horreur. Ce sont de mauvaises conditions pour juger sainement; vous devez, je crois, réfléchir avant de prendre une décision définitive. Songez à ce que serait votre vie ici, mon cher Jacques. Vie de labeur, oui... Vos malades, pour lesquels vous seriez, à la fois, un médecin, un ami, absorberaient la majeure partie de votre temps avec l'étude. Mais il y aurait aussi des heures pour le cœur, pour l'âme. Dans la foule, on peut se créer un petit cercle avec quelques être choisis; et, comme vous sauriez "choisir", votre petit cercle représenterait l'idéal de la jeunesse de France. De là partiraient une noble émulation, de généreuses initiatives. Votre salon serait le temple de l'art, le sanctuaire de la charité. Cela ne vous tente-t-il pas?

Jacques Orvanne secoua la tête.

—J'ai honte de vous avouer ma faiblesse, Madame. Il le faut bien pourtant. Au chevet de mes malades, je serais tout à eux, tout à leurs souffrances, je le sais. Je sais aussi que, seul à mon bureau, même devant un livre intéressant, une étude passionnante, je songerais à l'Auvergne. Je sais, je suis sûr qu'au milieu du "cercle choisi" dont vous me parlez, il me prendrait la folle envie d'entendre une bourrée de "chez nous", d'aspirer la bise âpre de la montagne, de sentir l'odeur grisante des sapinières. Vous voulez faire de moi un "monsieur", et je suis "paysan" jusqu'à la moelle des os; un célèbre, et l'obcurité m'attire; un apôtre de la capitale, et mes rêves d'évangélisation, de bienfaisance ne vont pas au delà de mon village et des hameaux qui l'avoisinent. Je puis composer, étudier, aussi bien, mieux même, sous nos vieux arbres, ou dans une humble maison de campagne, qu'au milieu de la cohue de Paris et d'un luxueux cabinet de travail. Mon champ d'action, plus restreint qu'ici, sera peut-être plus efficace. Les médecins manquent à la montagne, et nos paysans meurent souvent faute de secours, tant les distances à franchir sont grandes pour aller en chercher un à la ville la plus proche... Quant aux âmes, croyez-moi, elles sont gangrenées aussi, depuis que des cabarets se sont ouverts même dans des bourgades perdues, depuis que les mauvais journaux ne connaissent ni l'obstacle des neiges amoncelées, ni celui des hautes altitudes, pour pénétrer dans les plus misérables chaumières.

(A suivre)

Téléphone Est 2394. Agence de Buanderie

LIBRAIRIE

Deom, Savarin & Cie

GROS ET DETAIL

Dépot général de toutes publications.
Envoi sur Ordre de tous Journaux, Revues **et Publications** Périodiques Françaises **au Canada** et à l'Etranger.
Correspondants de Journaux Français.
Conditions Spéciales pour Librairies de Détail.
Grand Choix de Littérature en tous genres
LIVRES DE MEDECINE
CIGARES, TABACS, PIPES
Articles de Fumeurs.
PAPETERIE en tous genres.
ARTICLES de FANTAISIE.
Livraison à domicile. Chocolats et Bonbons.

1738, Rue Ste-Catherine
MONTREAL



L'ELEGANCE

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Français, **Accordéon et Couteau.**

Création du Printemps

PLISSE SOLEIL
pour
JUPE PROMENADE
Une spécialité.

Ouvrage garanti et promptement exécuté. Pour détails et prix, s'v. p., vous adresser à la

Featherbone Novelry Mf'g Co. (Limited.)
Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks
Carré PHILIPPE

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles qu : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine
2me porte de la rue St-Hubert

LA SPIRITE

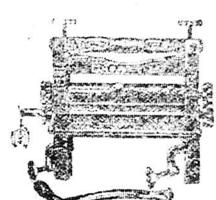


107 rue St-Jacques

Chambre No 61.
Tel. Main 675.
MONTREAL

Vend au détail: DIAMANTS, BIJOUX et OEUVRES D'ART, Toutes autres informations données gratuitement.

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis **$2.50**
Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis 50 cts.
Ustensiles de Cuisine en acier émaillé la pièce **25 cts.**
Tordeurs, Moulins à Laver Seaux Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT
A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c
A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, et DEOM, SAVARIN & Cie, 1738 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Embellissez - vous, Mesdames, avec le . . . .

Lait des Dames Romaines

Surnommé "Nourriture de la Peau"

Cette merveilleuse préparation, contrairement aux autres du même genre, ne fait pas seulement couvrir ou farder la peau, mais NETTOIE, DETACHE ET ENLEVE positivement

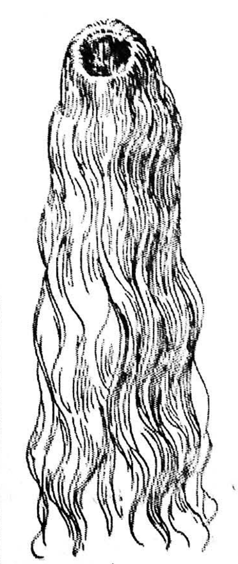


LE MASQUE, LES ROUSSEURS,
LES BOUTONS A TETES NOIRES

et toutes autres taches, pourvu qu'elles ne soient pas de naissance, et n'endommage pas la peau, au contraire "Le Lait des Dames Romaines" guérit, comme par magie, les éruptions, les boutons et toutes autres maladies de la peau.

50 CENTS LA BOUTEILLE

Résultat garanti ou argent remis. Si votre marchand ne l'a pas adressez au Canada, A. Cooper & Cie., 125 rue St-Paul, Montréal.



IL N'Y A PAS DE RAISON

pourquoi vous vous tracasseriez parceque votre chevelure n'est pas assez longue pour être arrangée à la dernière mode. Avec l'aide d'une de nos Nattes, vous pourriez adopter n'importe quel genre de coiffure qui sera seyante à votre figure. Ces Nattes sont longues, frisottantes ou ondulées et en cheveux naturels et sont un bienfait aux dames dont les cheveux sont courts et peu épais.

Longueurs: 18, 20, 22, 24 pouces, de presque toutes les nuances imaginables et de différentes pesanteurs. Les prix sont très bas.

Notre Duplex, fait en deux parties—sans tige—peut être arrangé ensemble ou séparé. C'est très facile à arranger et à coiffer. C'est la chevelure favorite. Prix, depuis **$3.50** à **$12.00.**

Nattes avec tiges depuis **95c.** à **$12.00.**

Si vous demeurez hors de la ville, écrivez pour avoir notre catalogue illustré d'articles en Cheveux. Il est très intéressant.

Téléphone Main 391	**PALMER'S** 1745 rue Notre Dame	Les chars passent à la porte.

Avez-vous un Bèbé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir a place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

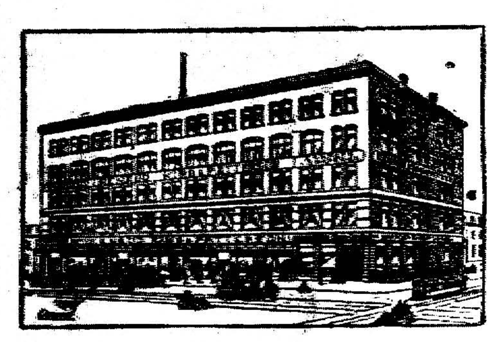
Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Le Temps est Arrive

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc. !

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

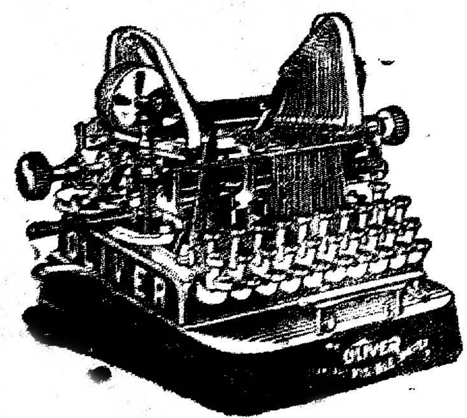
Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie, Tapis turcs, Rideaux, etc.,

et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN SAINTE-CATHERINE et GUY

The ... OLIVER Typewriter



Qui écrit d'une Façon Visible.

AGENTS DEMANDES dans tous les territoires où il n'y en a pas.

Ecrivez pour demander les conditions.

THE CANADIAN OLIVER TYPEWRITER CO.,
182a RUE SAINT-JACQUES MONTREAL.

COALTAR SAPONINE

Desinfectant Cicatrisant

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Tres efficace contre les

PLAIES, CANCERS. ANGINES, SUPPURATIONS, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

☛ Se méfier des Contrefaçons. ☚